



© Philippe Lebruman

**Victor Roussel : Quel est le point de départ et le principe de cette playlist ?**

**Émilie Rousset :** En 2020, dans le cadre de ses (re)lectures, la Pop m'a proposé de travailler autour des hymnes musicaux. J'ai choisi *l'Ode à la joie*, extrait de la Neuvième symphonie, et Beethoven a été le point de départ d'une enquête sur les liens entre le pouvoir, l'Histoire et la musique. Je me suis posée plusieurs questions : comment les politiques utilisent la musique pour se mettre en scène ? Comment notre mémoire des événements historiques peut être influencée par la puissance émotionnelle de la musique ? Très vite, j'ai pensé à la longue marche d'Emmanuel Macron chorégraphiée sur *l'Ode à la joie*, le soir de son élection en 2017 dans la cour du Palais du Louvre. Plus tard, en 2021, je suis aussi

# THÉÂTRE

---

# DE LA BASTILLE

---

**PLAYLIST POLITIQUE**  
**ÉMILIE ROUSSET**

**ENTRETIEN**

tombée sur la cérémonie d'adieux d'Angela Merkel au son du morceau *Du hast den Farbilm vergessen* de la chanteuse punk Nina Hagen.

L'idée d'une playlist est donc à entendre d'un point de vue musical, bien sûr, mais c'est aussi une playlist d'archives diverses. Le spectacle circule parmi plusieurs matériaux, des archives médiatiques glanées dans des émissions de radio, des fragments télévisuels, mais aussi des enregistrements intimes, notamment une discussion avec mon fils de sept ans, et enfin des entretiens avec des « spécialistes ». Je voulais voir comment différents regards allaient s'entrecroiser, comment l'analyse d'un musicologue pouvait résonner avec la parole d'un enfant et le cheminement d'un artiste.

---

# ENTRETIEN

---

Par exemple, l'historien et musicologue Esteban Buch m'a raconté que la Neuvième Symphonie de Beethoven contenait un « désir d'Etat ». En étudiant les notes, il trouve des traces de musiques sacrées mais aussi d'autres hymnes; la partition est habitée par une esthétique du héros militaire. En regardant Macron traverser la cour du Louvre, mon fils voit la même chose mais fait référence à l'imaginaire des super-héros Marvel, dont les codes sont en effet utilisés par les agences de communication qui conseillent les hommes politiques.

**V.R. : En partant d'un hymne, votre spectacle s'intéresse donc à la musique comme outil politique ?**

**E.R. :** La musique permet de questionner la manière dont l'Histoire est fabriquée et transmise. La Neuvième symphonie est peu à peu devenue une musique d'Etat, notamment en étant arrangée et raccourcie par Herbert von Karajan pour en faire l'hymne européen. Un hymne muet d'ailleurs, puisque les paroles de Schiller ont été supprimées. Ce faisant, cette musique est devenue un symbole politique, dont on hérite dès l'enfance. Dans le spectacle, je partage par exemple mon souvenir d'avoir joué *l'Ode à la joie* à l'école, à la flûte à bec, et mon fils me dit « l'avoir écouté à mort à l'école ».

Le pouvoir émotionnel de la musique est tel qu'elle transforme la contrainte patriotique en plaisir. C'est un outil de propagande, bien sûr, car elle suscite l'adhésion, elle donne un sentiment d'appartenance. Face à cela,

j'ai fini par rêver d'une réappropriation du plaisir collectif du chant. Alors j'ai invité une chorale amateur, la Queerale, avec espoir que cette pratique utopique dessine une ligne de fuite.

**V.R. : À partir de ce point de départ, le spectacle prend une forme très libre qui le fait dériver vers un portrait de l'artiste au travail avec ses espoirs et ses doutes... Comment le spectacle a-t-il trouvé sa structure à partir de ces multiples éléments ?**

**E.R. :** Je travaille en effet avec des matériaux plus mixtes que d'habitude : c'était le pari, qui implique également des extraits de ma propre vie. La pièce avance par un jeu de changements d'échelle permanent, de l'intime au collectif, du savoir à l'imaginaire... Peut-être était-ce dû au caractère très politique du sujet qui m'a incité à montrer au public « d'où je parle », comme on dit. Peut-être était-ce

le contexte dans lequel est né le projet, celui du confinement qui avait tendance à brouiller les frontières entre le travail et la vie. Peut-être est-ce le fait que tout soit parti d'une commande et, qu'en tant qu'artiste, j'avais besoin de réfléchir à la part de contrainte et de liberté que nous laisse une commande : comment peut-on obéir ou désobéir au sujet... Toujours est-il que cette hétérogénéité permet de démultiplier les regards sur un imaginaire collectif du pouvoir dont les symboles sont assez clos dans leurs significations. Pour trouver une structure, j'ai agencé ces différentes archives en essayant de restituer mon

**La musique permet de questionner la manière dont l'Histoire est fabriquée et transmise.**

---

# ENTRETIEN

---

processus de travail et de compréhension, en mettant en scène mon enquête, mes désirs de recherche et mes errances, les hasards et les rencontres, en intégrant aussi des morceaux de vie quotidienne qui ont fait irruption. Le bureau de mon ordinateur est ainsi projeté sur scène et scénarisé pour montrer les coulisses de la création, comme si le spectacle se construisait à vue. La parole circule dans les dossiers, les archives sont sélectionnées en un clic et sont rejouées par les interprètes, Manuel Vallade et Anne Steffens.

Pour fictionnaliser mon écran d'ordinateur, j'ai travaillé avec Gabrielle Stemmer qui est réalisatrice de *desktop movies*. J'ai également collaboré avec le dramaturge Simon Hatab et l'autrice Sarah Maeght pour créer une structure où les effets de sens entre les archives s'entendent par écho, décalage et distorsion. La structure de la pièce propose une fiction en pointillé, elle n'est pas linéaire, elle invite le spectateur à créer son propre parcours de sens.

**V.R. : Comment avez-vous choisi de rejouer la mise en scène du pouvoir ?**

**E.R. :** Lors de ces événements, les politiques produisent des images dont les signifiants sont très forts, facilement compréhensibles et accessibles à tous. Cette mise en scène fait appel à un imaginaire et à des références communs. Et rien ne dépasse, aucun débordement, toutes les coutures sont effacées car seul le symbole doit être perçu. Pour redonner de la perspective à ces symboles trop compressés, on déplace ces archives et on imagine le hors-champ de ces mises en scène.

Par exemple, je ne projette pas la vidéo d'Emmanuel Macron traversant la cour

du Louvre, mais j'ai fait rejouer la scène à Manuel Vallade en le filmant avec une petite caméra. On s'est alors posés des questions très amusantes : cette marche a-t-elle été répétée ? Par Macron lui-même ? Par une doublure ? Dans un studio de répétition ? L'idée est de réinterpréter cette scène de manière ludique et naïve, toujours, pour ouvrir le regard. Cette marche d'Emmanuel Macron fait en effet écho à l'élection de François Mitterrand en 1981, quand il remonte vers le Panthéon au son du dernier mouvement de la Neuvième Symphonie. Il y a des différences flagrantes entre ces deux cérémonies. D'un côté, Macron utilise une bande-son, et puisqu'il se sert de la version de Karajan qui ne dure que 2 minutes 30, il est obligé de passer deux fois le morceau pour avoir le temps de rejoindre le pupitre. Mitterrand, quant à lui, fait jouer un mouvement de vingt minutes aux Chœurs et à l'Orchestre de Paris. Comme le raconte Christian Dupavillon, tout était minuté mais tout s'est déréglé. La représentation du pouvoir a changé dans sa temporalité, notamment parce que les médias ont changé : la durée du format télévisuel n'est pas la même que celle encapsulée des réseaux sociaux. Ce qui disparaît également dans la mise en scène de 2017, c'est tout le chant collectif : l'orchestre et le chœur font place à un DJ, l'image produite se veut festive et pop plutôt que sacrée.

**V.R. : Rejouer de telles archives, c'est donc aussi en montrer les coulisses et *in fine* la complexité historique ?**

**E.R. :** Le spectacle montre mon étonnement, notamment quand j'en apprend davantage sur Herbert von Karajan. Il a été choisi pour créer l'hymne européen car il était

---

# ENTRETIEN

---

un chef d'orchestre reconnu et médiatique, mais ce choix a été très critiqué car il s'était compromis avec le régime nazi, et il a également fait pression sur la commission européenne pour signer son adaptation et négocier des droits d'auteurs. Lui et ses descendants sont donc rémunérés à chaque fois que l'hymne européen est joué !

Les archives sont parfois fatigantes, je trouve. À chaque nouveau document, on découvre des choses qu'on aurait parfois préféré ne pas savoir. Concernant Nina Hagen par exemple, j'ai cherché si elle avait réagi à l'utilisation de sa chanson par Angela Merkel. C'est une référence à sa jeunesse en Allemagne de l'Est et un trait d'humour de sa part, mais cette version jouée par l'orchestre des armées, en uniforme et à la cadence d'une fanfare militaire, reste un massacre de tout esprit punk ! Dans un post facebook, Nina Hagen a réagi. Je m'attendais à un commentaire musical et je découvre qu'elle espère qu'Angela Merkel est au courant que le parolier de cette chanson a été condamné et emprisonné pour pédocriminalité. Nina Hagen continue de chanter cette chanson, mais elle annonce toujours cette information au public de ses concerts. Elle n'évacue pas ce qui lui déplaît, elle ne simplifie pas et laisse à chacun la possibilité de se positionner.

Dès lors que des événements deviennent un récit politique, dès lors qu'une musique devient un symbole, toute complexité semble lissée. Au fond, les politiques pensent pouvoir utiliser la musique, ils pensent pouvoir la dompter. Mais la musique n'en fait qu'à sa tête et ils se retrouvent, d'une certaine façon, dépassés

par son sens et l'Histoire qu'elle charrie. À l'image de Mitterrand qui doit attendre patiemment au sommet des marches du Panthéon que la musique se termine.

**V.R. : Si la musique vient rythmer le corps du pouvoir, quelle place occupent les corps des comédiens sur scène ?**

**E.R. :** Les archives sont reliées entre elles par l'ordinateur; en les interprétant les comédiens deviennent multiples. Ils sont tour à tour Angela Merkel, Emmanuel Macron et mon fils de sept ans ; ils empruntent ma voix, celle de ma belle-mère et d'Esteban Buch.

J'aime que les comédiens soient des personnages gigognes. Manuel et Anne se déplacent ainsi d'archive en archive, sans changer de costume et sans reconstituer les scènes de manière figurative, mais par des changements de ton ou de registre de parole. Dans le spectacle, on ne voit jamais Emmanuel Macron ou Angela Merkel. Les vraies images du pouvoir, celles que nous connaissons par cœur, qui nous sont imposées et qui à la longue nous fatiguent, sont évacuées.

L'interprétation des archives par les comédiens permet de mettre à distance l'incarnation du pouvoir, et propose aux spectateurs un regard plus oblique. Cela permet aussi aux spectateurs de reconstituer mentalement ces archives, mais en ayant cette fois conscience de leur fabrication. J'aime les spectacles qui, à l'inverse du côté autoritaire des cérémonies politiques, affichent leur propre hétérogénéité et laissent leurs coutures apparentes. Le cadrage, le décor, la narration, les corps sont autant de façons de guider le regard et

---

# ENTRETIEN

---

le public doit avoir la liberté de les interroger, comme il doit pouvoir questionner sa place dans le dispositif scénique que je crée. En construisant *Playlist politique* à vue, en montrant les impasses, les retours en arrière, mon chemin de pensée et ses manquements, j'essaye ainsi de proposer une réflexion sur la mise en scène et sur la place du regard.

**V.R. : Et, les interprètes rejouant des enregistrements, le travail de l'oralité conserve une grande importance...**

**E.R. :** Tout à fait. Plus jeune, j'étais fascinée par la façon dont parlaient les acteurs dans les films de la nouvelle vague. Puis j'ai découvert des archives télévisuelles, ou des documentaires comme *Chronique d'un été* Jean Rouch et Edgar Morin, et je me suis rendu compte que c'était le parler de l'époque. Ça a été assez fondateur dans mon travail : en faisant rejouer aux interprètes des enregistrements, j'ai la conviction que l'oralité, ainsi reproduite et extraite du quotidien, met à nu le langage. Et que cela fait entendre beaucoup de choses de nos inconscients individuels et collectifs, par la musicalité, les silences, les hésitations, le choix d'un mot plutôt qu'un autre...